

## Phu-truong bằng chữ Pháp. — Supplément en français

## Au clair de lune

L'autre soir, à la campagne, je me promenais, tout en causant avec un jeune ami qui est sorti un des premiers de l'École Polytechnique après avoir fait d'excellentes études littéraires et qui a l'esprit aussi précis qu'étendu.

Nous cheminions sur un plateau découvert, bordé à notre gauche par de petits coteaux arrondis qui s'enchaînent les uns aux autres par des prairies en forme de ravins. La pleine lune éclairait l'espace transparent et frais, et les étoiles pâlies et lointaines, avaient une attendrissante douceur. La route, blanche sous la clarté, allait droit devant nous, et se perdait au loin dans le mystère de l'horizon baigné de leur et d'ombre ; elle semblait mener de la réalité au rêve.

— Oui, disais-je, ce qui me fâche dans la société présente, ce ne sont pas les souffrances matérielles qu'un régime meilleur pourrait adoucir : ce sont les misères morales que développent l'état de lutte et une monstrueuse inégalité.

« Le travail devrait être une fonction et une joie ; il n'est bien souvent qu'une servitude et une souffrance. Il devrait être le combat de tous les hommes unis contre les choses, contre les fatalités de la nature et les misères de la vie ; il est le combat des hommes entre eux se disputant les jouissances par la ruse, l'âpreté au gain, l'oppression des faibles et toutes les violences de la concurrence illimitée. Parmi ceux-là même qu'on appelle les heureux, il n'est presque point d'heureux, car ils sont pris par les brutalités de la vie ; ils n'ont presque pas le droit d'être équitables et bons sous peine de ruine ; et dans cet état d'universel combat, les uns sont esclaves de leur fortune comme les autres sont esclaves de leur pauvreté ! Oui, en haut comme en bas, l'ordre social actuel ne fait que des esclaves, car ceux-là ne sont pas des hommes libres qui n'ont ni le temps ni la force de vivre par les parties les plus nobles de leur esprit et de leur âme.

« Et si vous regardez en bas, quelle pauvreté, je ne dis pas dans les moyens de vivre, mais dans la vie elle-même ! Voyez ces millions d'ouvriers ; ils travaillent dans des usines, dans des ateliers ; et ils n'ont dans ces usines dans ces ateliers, aucun droit ; ils peuvent en être chassés demain. Ils n'ont aucun droit non plus sur la machine qu'ils servent, aucune part de propriété dans l'immense outillage que l'humanité s'est créée pièce à pièce : ils sont des étrangers dans la civilisation humaine.

« Les mines, les canaux, les ports, les voies ferrées, les applications prodigieuses de la vapeur et de l'électricité, toutes les grandes entreprises qui développent la puissance et l'orgueil de l'homme : ils ne sont rien dans tout cela, rien que des instruments inertes ; ils ne siègent pas dans les conseils qui décident ces entreprises et qui les dirigent ; elles sont tout entières aux mains d'une classe restreinte qui a toutes les joies de l'activité intellectuelle et des grandes initiatives, comme elle a toutes les jouissances de la fortune, et qui serait heureuse, s'il était permis à l'homme d'être vraiment heureux en dehors de la solidarité humaine. Il y a des millions de travailleurs qui sont réduits à une existence inerte et machinale. Et, chose effrayante, si demain on pouvait les remplacer par des machines, il n'y aurait rien de changé dans l'humanité.

« Au contraire, quand le socialisme aura triomphé, quand l'état de concorde succèdera à l'état de lutte, quand tous les hommes auront leur part de propriété dans l'immense capital humain, et leur part d'initiative et de vouloir dans l'immense activité humaine, tous les hommes auront la plénitude de la fierté et de la joie ; ils se sentiront, dans le plus modeste travail des mains, les coopérateurs de la civilisation universelle, et ce travail, plus noble et plus fraternel, ils le régleront de manière à se réserver toujours quelques heures de loisir pour réfléchir et pour sentir la vie.

« Ils comprendront mieux le sens profond de la vie, dont le but mystérieux est l'accord de toutes les consciences, l'harmonie de toutes les forces et de toutes les libertés. Ils comprendront mieux et ils aimeront l'histoire, car ce sera leur histoire, puisqu'ils seront les héritiers de toute la race humaine. Enfin, ils comprendront mieux l'univers : car, en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, en son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout, et que l'univers lui-même n'est qu'une immense et confuse aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté. C'est d'un autre œil et d'un autre cœur qu'ils regarderont non seulement les hommes et leurs frères, mais la terre et le ciel, le rocher, l'arbre, l'animal, la fleur et l'étoile.

« Voilà pourquoi il est permis de penser à ces choses en plein champ et sous le ciel étoilé : oui, nous pouvons prendre à témoin de

nos sublimes espérances la nuit sublime où s'élaborent en secret des mondes nouveaux ; nous pouvons mêler à notre rêve de douceur humaine l'immense douceur de la nature apaisée.

— A la bonne heure, répartit mon jeune ingénieur, mais pourquoi ne parlez-vous pas simplement de progrès social ? Pourquoi parlez-vous de socialisme ? Le progrès social est une réalité, le socialisme n'est qu'un mot. C'est le nom d'une secte peu nombreuse, empathique ou violente et divisée contre elle-même : ce n'est pas une force sérieuse de progrès. Il se peut que, graduellement, les solutions que les socialistes proposent soient adoptées, mais ce ne sont pas les socialistes qui les feront triompher. Il n'y aura jamais de gouvernement agissant et légiférant au nom du socialisme. Car un gouvernement, même pour améliorer l'ordre actuel et créer un ordre nouveau, s'appuie nécessairement sur ce qui est. Or, le socialisme se donne l'air d'être une révélation foudroyante et un nouvel Evangile cherchant, pour susciter l'avenir, son point d'appui dans l'avenir lui-même.

« En fait, dans la société présente, tous les éléments du problème sont déjà donnés, et les solutions indiquées ou même ébauchées ; la solution du problème social est contenue tout entière dans la liberté politique, dans les progrès de l'instruction populaire, dans le droit de se syndiquer reconnu aux travailleurs. Or la liberté politique existe ; l'instruction, et une instruction toujours plus haute, se répand dans le monde du travail, et les travailleurs ont le droit de se grouper.

« Plus instruits, ils participeront d'abord par l'imagination, par l'intelligence, à toutes les grandes entreprises humaines, et quand leur valeur intérieure et personnelle sera ainsi accrue, elle réagira d'elle-même, par une action irrésistible du dedans au dehors, sur le régime social. Par exemple, si tous les enfants du peuple contractent à l'école, dans un enseignement vivant et bien donné, le goût et le besoin de la lecture, il est impossible que ce besoin universel n'assure pas aux travailleurs, dans un travail mieux réglé, quelques heures de loisir pour les joies de l'esprit. De plus, quand ils comprendront mieux tout le mécanisme de la production et de l'échange, quand ils sauront au juste quel est l'état des industries, quels en seront les débouchés, quel capital est engagé et quel capital nouveau est nécessaire pour les développer, libres, instruits, groupés, ils pénétreront par la force des choses dans les conseils d'administration des grandes entreprises anonymes, et, ensuite, peu à peu, dans la direction des entreprises moyennes. De là, participation aux bénéfices, et participation à l'autorité, à la puissance économique.

« Mais, encore une fois, tout cela s'accomplira sans formule retentissante, et on se trouvera au bout du socialisme sans avoir jamais rencontré le socialisme sur son chemin. Les vieux marins font croire aux néophytes qu'en allant d'un pôle à l'autre on rencontre la ligne tendue et résistante à la surface des mers. Non, on ne rencontre pas la ligne, et, à moins de calculs minutieux, on la franchit sans s'en douter : on franchira de même la ligne socialiste.

« Les hommes de 48, que vous paraissez aimer, étaient généreux, mais ils étaient bien agaçants. Ils ne parlaient de l'Avenir qu'avec une majuscule, et ils l'opposaient au Passé et au Présent, comme un archange de lumière à un démon des ténébres. Sans cesse ils sentaient passer dans leurs longs cheveux et frissonner dans leur longue barbe les souffles de l'avenir. Ils attendaient l'homme de l'avenir, la société de l'avenir, la science de l'avenir, l'art de l'avenir, la religion de l'avenir. Je crois bien qu'ils trouvaient le modeste soleil qui nous éclaire bien médiocre, bien bourgeois, et qu'ils attendaient le soleil de l'avenir.

« Il leur semblait toujours que l'embrassement et le bouillonnement des âmes allaient susciter une société nouvelle comme le feu intérieur de la terre peut susciter des sommets nouveaux : et il y avait bien de l'orgueil dans cette espérance, car ils se considéraient d'avance comme les ordonnateurs de la société nouvelle, et les sommets nouveaux devaient être un piédestal. Illusions de la générosité ! Chimères de la vanité ! La société humaine a comme la terre sa forme à peu près définitive : il y aura des transformations, mais non de vastes remaniements. Il n'y aura pas plus de soulèvement social que de soulèvement géologique.

« Le progrès humain est entré dans sa période silencieuse, qui n'est pas la moins féconde. Pascal disait en regardant le ciel qui se déploie sur nos têtes : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Pour moi, au sortir des périodes électorales, des polémiques de presse et de toute notre agitation verbale, il me console et me rassure. L'univers sait faire son œuvre sans bruit, sans qu'aucune déclamation retentisse dans les hauteurs, sans qu'aucun programme flamboyant s'intercale dans la tranquillité des constellations. Je crois que la société française est entrée enfin dans cette période heureuse où tout se fait sans bruit et sans secousse, parce que tout se fait avec maturité : il y aura des réformes et même de grandes réformes, mais qui se feront presque sans être nommées, et qui ne troubleront pas plus la vie calme de la nation que la chute de fruits mûrs ne trouble les beaux jours d'automne ; l'humanité s'élèvera insensiblement dans la justice fraternelle, comme la terre

qui nous porte monte d'une allure silencieuse dans les horizons étoilés! »

—O mon cher ami, que j'ai hâte de vous répondre et que de choses j'ai à vous dire!

—Non, non; ne répondez pas ce soir; regardez et écoutez. Pendant que nous rêvons à l'avenir et que nous nous disputons, tout ce qui vit, tout ce qui est se livre à la joie de l'heure présente et à l'immédiate douceur de la nuit sereine. Les paysans vont en groupes, pour dépouiller le maïs, au rendez-vous de la ferme, et ils chantent à pleine voix; la couleuvre réveillée tressaille un moment et se rendort, dans le mystère du fourré. Dans les prairies desséchées, de pauvres petites bêtes chantent encore; leur musique n'est pas éclatante et inouïable comme dans les tièdes nuits de printemps ou les chaudes nuits d'été; mais elles

chanteront jusqu'au bout, tant qu'elles ne seront pas décidément glacées par l'hiver. Du milieu des champs, les feux d'herbe sèche resplendissent, enveloppés et adoucis par la clarté de la lune; on dirait que c'est l'esprit de la terre qui flambe et se mêle au rayonnement mystérieux du ciel. Les chiens désœuvrés aboient au chariot attardé qui, éclairé d'une petite lanterne et attelé d'un petit âne, se traîne dans le chemin. La chouette miaule d'amour dans la châtaigneraie; les châtaignes mûres tombent avec un bruit plein et roulent le long des combes. Le petit serpent vert coasse près de la fontaine; le ciel brille et la terre chante. Allez; laissez faire l'univers; il a de la joie pour tous; il est socialiste à sa manière. »

JEAN JAURÈS (1)

## Extraits et Pensées

### Le Service des Lettres

Le Service des Lettres! C'est une formule qui semble bien étroite, bien simple. À regarder de plus près, on reconnaît qu'elle va très loin, car le service des Lettres, ce n'est rien de moins que le service même de la civilisation. Elles n'en sont pas seulement la parure, elles sont cette civilisation elle-même; et d'abord, elles l'expriment. Qu'est-ce que la Grèce et qu'est-ce que Rome maintenant? C'est Homère, c'est Eschyle, Sophocle, Aristophane, c'est Lucrèce, Catulle, Horace, Virgile, c'est-à-dire deux grandes littératures. Les Lettres n'expriment pas seulement la société, elles la maintiennent. Ce n'est pas sans raison que l'on qualifie d'« humanités » les études des littératures dont je viens de rappeler quelques gloires. Les Lettres nous apprennent, en effet, à considérer comme supérieur un type d'homme chez qui la pensée domine l'instinct, chez qui la réflexion précède l'action, d'un homme civilisé enfin, pour reprendre ce mot sans synonyme où se résument toutes les conquêtes de la vie spirituelle collective; et ce rapport étroit, cette identité des Lettres et de la civilisation n'apparaît-elle pas nettement dans l'Histoire? Quand il n'y a plus d'écrivains, c'est que l'on est retombé en barbarie. Quand les Lettres sont en décadence, c'est que la société elle-même est en voie de se désagréger, de se corrompre et de sombrer. En servant les Lettres, en les bien servant, chaque écrivain, si modeste soit-il, a donc sa place dans l'immense lutte séculaire engagée contre le reflux des sauvageries primitives d'une part, de l'autre contre la dilapidation des trésors de notre héritage intellectuel et moral, si péniblement amassé.

PAUL BOURGET  
(Discours à son Jubilé  
en décembre 1923)

(1) Grand orateur et homme politique, un des chefs du Parti Socialiste français. Né à Castres en 1859, assassiné à Paris en juillet 1914, à la veille de la grande guerre européenne. Le Parlement français vient de voter le transfert de ses cendres au Panthéon.

## Morceaux choisis français

## Traduits en Annamite

(Dịch thơ văn Tây)

## L'aveugle et le paralytique

Aidons-nous mutuellement :  
La charge des malheurs en sera plus légère,

Le bien que l'on fait à son frère  
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

Dans une ville de l'Asie,  
Il existait deux malheureux,  
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.  
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;

Mais leurs cris étaient superflus.  
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,  
Couché sur un grabât dans la place publique,  
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.

L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,  
Était sans guide, sans soutien,  
Sans avoir même un pauvre chien  
Pour l'aimer et pour le conduire.  
Un certain jour, il arriva  
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,

Près du malade se trouva ;  
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.

Il n'est tels que les malheureux  
Pour se plaindre les uns les autres.  
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :  
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.  
— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,

Que je ne puis faire un seul pas :  
A quel nous servirait d'unir notre misère ?  
— A quoi ? répond l'aveugle, écoutez :  
à nous deux  
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :

J'ai des jambes, et vous des yeux ;  
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :  
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés.  
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.

Ainsi sans que jamais notre amitié décide  
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi.  
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN

## Anh mù và anh què

Ai ơi ! giúp lẫn cho nhau,  
Tấm thân kẻ khổ cũng âu nhẹ nhàng.  
Thương nhau lưỡng những đoạn-tràng,  
Mà thi điều nghĩa là phương đỡ-dần.  
Kìa bên Đổng-Á cũng gần,  
Có hai kẻ khổ muốn phần thăm-thê.  
Người mù-tịt, kẻ què-lê,  
Kêu trời những muốn chết đi cho rồi.  
Nhưng kêu nào thấu đến trời,  
Chết đi không được, sống thời càng đau.  
Lê-la xó chợ, đầu cầu,  
Cái thân què-quặt ai hầu xót-thương.  
Mù kia lại khổ trăm đường,  
Lấy ai đưa-dắt mà nương-tựa cùng.  
Lấy đâu được chó tùy-tòng,  
Khi mừng khi dốt, khỏi vòng dây xỏ.  
Có hôm tay gầy, chân dơ,  
Một mình dò-dẫm quanh-co giữa đường.  
Cho hay đồng-bệnh tương-thương,  
Gặp anh què dệt, can-trường càng đau.  
Cùng nhau xan-xẻ gánh sầu,  
Bên mù, bên dệt, ai nào hơn ai.  
Mù rằng : « Tôi, bác một loài,  
« Bác tàn, tôi tật, ai người xót-xa !  
« Có chẳng ta lại biết ta,  
« Cùng đau, cùng khổ, ta hòa thương nhau.  
« May ra, bớt nỗi thăm-sầu. »  
Què rằng : « Khốn nạn ! ruột rầu như dưa.  
« Sự-tình bác rõ cho chưa ?  
« Thân tôi vừa dệt lại vừa bò-lê.  
« Bác thì mù-tịt, tôi què,  
« Đói bên dò-dẫm, bò-lê ích gì ? »  
— Mù rằng : « Sao chẳng ích chi ?  
— « Bác thì có mắt, tôi thì có chân.  
« Thương nhau dịch lại cho gần,  
« Bên chân, bên mắt đồng cân cũng vừa.  
« Nên chẳng bác đã nghe chưa ?  
« Đề tôi công bác, bác đưa tôi cùng.  
« Ngộ khi va-vấp hãi-hùng,  
« Tôi nhờ mắt bác, bác trông được tường.  
« Rồi ra cầu-thực tha-phương,  
« Chân tôi dẫn bác những đường bác đi.  
« Thôi-thôi ! ngần-ngại mà chi ?  
« Đã thương nhau, dễ ai thi quân-công.  
« Chân tôi bước, mắt bác trông.  
« Đổng, tây, nam, bắc, ta cùng có nhau ! »

NGUYỄN MẠNH-HỒNG dịch